

Hervé PONSOT

Saint Pierre, autobiographie 2014

**À partir des données bibliques et d'informations recueillies auprès
de l'apôtre**

© 2014 Hervé PONSOT

*Illustrations : Photos de l'auteur ou Wikimedia Commons
Cartes réalisées à partir du logiciel Bibleworks*

*Edition : BoD - Books on Demand
12/14 rond-point des Champs Elysées
75008 Paris*

*Imprimé par BoD – Books on Demand, Norderstedt
ISBN : 979-10-93420-00-4
Dépôt légal : Février 2014*

I : Commencements

Bonjour, je m'appelle Simon, c'est le nom que j'ai reçu de mes parents, et celui sous lequel on m'a désigné pendant toute mon enfance, et encore alors que j'avais commencé de travailler dans l'entreprise de pêche de mon père. Mais je suis plus connu de vous sous le nom de Pierre / Petros (cf. Mt 4,18) : il est la traduction grecque d'un nom commun araméen, Képha, qui signifie justement pierre, et qui m'a été donné par mon maître, Jésus de Nazareth, après que je l'ai rencontré au bord du lac de Galilée (Jn 1,42). Et dans l'évangile de Jean, je suis très souvent appelé Simon-Pierre, signe que ces deux noms sont mes noms usuels.

De son côté, comme en témoignent ses lettres, Paul, après avoir rejoint les disciples de Jésus, sans reprendre le nom de Simon, m'appelle Céphas, translittération grecque de Képha¹ : étrange pour quelqu'un qui est né à Tarse, dans un monde très hellénisé, d'avoir voulu coller à la version araméenne, alors que lui-même avait abandonné l'hébreu Saul ! Sans doute voulait-il rappeler le lien particulier existant entre Jésus et moi. Quoi qu'il en soit, comme ces lettres sont de bons témoins des premiers temps de l'Église, elles attestent pour vous que le nom de Céphas n'a pas figuré que dans la bouche de Jésus, il était habituel de s'adresser à moi de la sorte avant que Petros, traduction grecque du terme pierre, ne l'emporte.

¹ Il fait une exception en Ga 2,7 parce qu'il se réfère à un document existant sur lequel je reviendrai.

Car dans le monde chrétien, Pierre est devenu le nom prédominant. D'ailleurs, si vous parcourez les évangiles, vous verrez qu'à l'exception du verset de Jean que je vous ai cité², le nom de Céphas n'apparaît pas. Mais vous constaterez aussi, avec peut-être un peu d'étonnement, que Jésus ne se serait adressé à moi directement, en m'appelant par mon nom, qu'en trois occasions : Mt 16,18 ; Mc 14,37 ; Lc 22,34. Je vais revenir sur la première, mais je commence par les deux suivantes. Chez Marc, cela se passe au jardin de Gethsémani, alors que la trahison se précisait, et là Jésus m'aurait appelé Simon ; chez Luc, c'est toujours au moment de la Passion, alors que Jésus m'annonce mes futurs reniements, et il m'aurait appelé Pierre. Dans les deux cas, les évangiles parallèles ne confirment pas, et si nous n'avions pas les lettres de Paul, la question de savoir quel nom fut privilégié par Jésus dans ma vie serait difficile à trancher pour vous aujourd'hui. Il s'agit bien de Képha, mais comme ce nom araméen ne disait plus rien aux populations de langue grecque que voulaient toucher les évangélistes, Pierre s'est imposé.

Quant à l'usage de mon nom chez Matthieu, il n'apparaît que dans une situation singulière, que les autres évangélistes omettent. L'évangéliste situe la scène assez tardivement, comme pour définir ce que serait ma vocation après son départ ; Jésus aurait joué sur ce nom de Pierre en me disant : « tu es Pierre, et sur cette pierre, je

² Ainsi, l'évangile de Jean, que vous considérez avec raison comme plus tardif, mais dont pour cette raison vous négligez souvent à tort l'information, est en fait le seul des quatre à témoigner de ce que fut vraiment l'usage de Jésus.

bâtirai mon Église » (Mt 16,18). Je sais que certains de vos commentateurs contestent aujourd'hui l'authenticité d'un tel propos, qui n'apparaît que là, qui fait une référence étonnante et unique à « l'Église », et qui sert si bien les intérêts réels ou supposés de l'Église catholique. Ils peuvent certes avancer encore d'autres raisons, aller jusqu'à parler d'une création matthéenne, mais j'espère qu'elles n'emporteront pas votre conviction : même s'il a pu être mal exploité ou surexploité, le propos est authentique, bien frappé, comme Jésus savait en produire. Les commentateurs, s'ils ne sont pas guidés par un a priori, savent que la singularité peut être aussi un signe d'authenticité ; bien plus, je dois vous dire que c'est l'existence de cette parole de Jésus qui a largement contribué à donner l'exclusivité ou presque au nom de Pierre.

Je vais sans doute vous surprendre en allant plus loin : le propos de Jésus fut prononcé en fait beaucoup plus tôt, dans le contexte que lui donne Marc, l'établissement des Douze (Mc 3,16). Il visait à justifier le changement de mon nom en l'appuyant sur une volonté que Jésus avait déjà à ce moment-là, quoi qu'en disent certains de vos exégètes, celle de fonder une Église sur le modèle du peuple de l'Ancien Testament, avec ses douze tribus. Mais nous les disciples, à ce moment-là de l'histoire de Jésus, nous n'y avons rien compris : le propos s'est donc perdu, j'étais devenu Pierre par la volonté de Jésus, point final. Matthieu a ensuite récupéré la parole en changeant son contexte.

Je résume : presque tout le monde dans les cercles chrétiens a donc pris l'habitude de m'appeler Pierre, en utilisant la forme

grecque. Pour vous aussi, dans le reste de mon récit ce sera donc Pierre.

Pour en terminer avec cette question des noms, sachez toutefois qu'il en est un que je n'ai jamais porté, celui de Syméon. Or, il apparaîtrait pour me désigner en deux passages de votre Nouveau Testament. Lorsque Luc l'emploie³, et que l'on veut me reconnaître sous ce nom en Ac 15,14, vos commentateurs auraient dû avoir la puce à l'oreille et comprendre que l'évangéliste avait un peu réécrit l'histoire, ou plutôt l'avait mise en scène comme il le fait si bien : c'est quelque chose dont je vous reparlerai plus loin. En tout cas, là, le Syméon en question est celui dont il avait déjà parlé en Ac 13,1, un représentant éminent de la communauté d'Antioche. Quant à l'emploi de 2 P 1,1, il signe justement le fait que cette lettre n'est pas directement de moi, même si elle reprend certains de mes usages littéraires ou de mes propos : je reparlerai d'elle beaucoup plus loin pour vous aider à en comprendre la genèse. Une fois pour toutes, sachez-le, je suis Simon et non pas Syméon.

Je suis né à Bethsaïde⁴, comme bien d'autres figures présentes dans les évangiles (André, Jean, Jacques, Nathanaël, Philippe), mais

³ L'évangéliste Luc est aussi l'auteur des Actes des Apôtres. Cet ouvrage offre, à condition d'être bien interprété, autrement dit analysé sérieusement au plan littéraire, une mine d'informations me concernant : j'y reviendrai donc souvent.

⁴ Jn 1,44. Ce que vous pouvez visiter aujourd'hui de ce village ne se trouve plus au bord du lac, mais la situation était différente à mon époque.

j'ai vécu à Capharnaüm⁵, pas très loin, où je pratiquais la pêche en famille suivant la tradition de mes pères. Certes, les évangélistes ne vous disent rien de mes parents, mais il était traditionnel alors de suivre leurs traces : c'est ce qu'a fait aussi mon frère André, avec qui j'étais associé⁶. Les affaires n'étaient pas toujours florissantes, parfois nous ne prenions rien dans nos filets⁷, mais nous n'étions pas les plus à plaindre : des journaliers, comme ceux auxquels Jésus fait souvent référence, et que vous pouviez encore trouver il n'y a pas si longtemps en Terre Sainte⁸, menaient une vie beaucoup plus incertaine et misérable.

Capharnaüm, dont le nom commun ternit aujourd'hui étonnamment la réputation⁹, était en fait une bourgade agréable, de quelque ampleur, comme en témoignent les restes que vos

⁵ Où il vous est donc possible aujourd'hui encore de voir les restes de ma maison, en pierre de basalte comme l'ensemble du village. Toutefois, ces restes ne vous sont plus directement accessibles, il faut les voir depuis cette triste église de béton, en forme d'araignée, qui les surplombe... Ou bien sur la photo que je vous présenterai plus loin.

⁶ Cf. Mt 4,18

⁷ Lc 5,5

⁸ C'est du moins ce que me dit celui à qui je rapporte ces souvenirs, et qui prétend avoir vu encore dans les années 1980, près de la porte de Damas, des camionnettes 'pick-ups' venant quotidiennement embaucher des ouvriers.

⁹ Il est difficile de comprendre pourquoi ce nom est maintenant associé à celui de bric à brac : serait-ce justement en raison de la grande activité commerciale de la ville qui faisait que l'on y trouvait de tout ?

archéologues ont mis à jour : il s'y trouvait une petite garnison¹⁰, et la magnifique synagogue du IV^e siècle que vous voyez aujourd'hui a été construite à l'emplacement de celle que j'ai connue et qui était aussi grande¹¹.



Figure 1 : Capernaüm, la synagogue du IV^e siècle

¹⁰ Romaine ? Non pas, composée en fait de mercenaires étrangers employés d'Antipas. Mt 8,5-13 et Lc 7,1-10 laissent entendre à première lecture la présence d'une centurie, ce que vos historiens nient avec force et raison. Mais rien dans les textes, pas même la précision « sous mon toit » (Lc 7,7) qui peut simplement vouloir dire « là d'où je viens », n'exige absolument que le centurion fût lui-même résident : à la manière de Naaman, le général syrien venu se faire guérir de la lèpre auprès d'Isaïe au mont Carmel (2 Rois 5), ce centurion était résident de Syrie et simplement de passage à Capernaüm.

¹¹ Je sais que certains de vos historiens ont nié l'existence de synagogues en Galilée au premier siècle, mais les fouilles opérées par les franciscains depuis 1969 à Capernaüm sous et à proximité immédiate de la synagogue blanche du IV^e siècle ont révélé l'existence d'une synagogue du I^{er} siècle, celle précisément que j'ai connue. Sur Capernaüm et les fouilles, je vous renvoie à http://www.christusrex.org/www1/ofm/sites/TScpmenu_Fr.html

Jésus était venu s'y installer¹², et il avait bien des raisons de le faire comme l'expliquent encore si bien nos frères franciscains :

« Capharnaüm était un carrefour de première importance par sa situation sur la grand-route Beth-Shan - Damas, alors que Nazareth était un hameau montagneux et isolé ; mais ce carrefour se trouvait assez éloigné des centres importants et spécialement de Tibériade, où Hérode Antipas avait établi sa capitale : Jésus pouvait ainsi répandre largement son message messianique sans s'attirer trop vite des ennuis de la part des chefs politiques et religieux. Ensuite, contrairement à Nazareth, Capharnaüm avait une population très variée : pêcheurs, cultivateurs, artisans, marchands, publicains, etc., vivaient dans le même village, mais apparemment sans aucune inégalité économique marquante, Même les relations entre les habitants de Capharnaüm et les Romains se caractérisaient par une cordialité surprenante. Un centurion romain avait construit la synagogue pour la communauté juive et, de leur côté, les anciens du village le payaient de retour en plaidant en sa faveur pour obtenir de Jésus la guérison de son serviteur (Lc 7, 1-10). Bref, les habitants de Capharnaüm étaient des travailleurs acharnés, économes et ouverts. »¹³

Veillez noter la mention « carrefour de première importance » : je suis un provincial, ayant vécu dans un petit bourg, et je le

¹² Mt 4,12

¹³ Texte original sur le site Internet qui vient d'être évoqué.

revendique. Je n'étais pas pour autant un inculte comme certains de vos commentateurs, interprétant peut-être Luc à tort¹⁴, ont tenté de le faire croire, en cherchant à m'opposer à Paul : bien des éléments nous ont différenciés, mais si je n'avais pas l'étendue de sa culture, j'ai néanmoins suivi une formation auprès du chef de synagogue, comme beaucoup d'enfants de mon âge, j'ai acquis une bonne connaissance de nos Écritures, j'ai fait beaucoup de rencontres à travers les activités commerciales, j'ai appris à parler un bon grec dans une région où il était devenu très courant, et c'est ce qui a d'ailleurs justifié plus tard que l'on me reconnaisse comme l'apôtre des circoncis¹⁵.

Avec tout cela, je constate que, depuis des siècles, nombre de commentateurs continuent de mettre en cause ma culture, la réduisant à un strict minimum : je me demande si leur position ne résulte pas d'un a priori, selon lequel les élites ne peuvent se recruter qu'en milieu urbain. Oui, je fus un provincial, mais je n'avais rien du plouc pour autant !

¹⁴ J'évoque ici ce qu'il rapporte à mon sujet et celui de Jean, lorsque nous avons comparu devant un Sanhédrin qui nous aurait tenus pour « gens sans instructions ni culture » (Ac 4,13). D'abord, il importait pour lui de grossir le trait, d'aller dans le sens de son maître Paul en soulignant que c'est dans la faiblesse que l'on devient fort. Mais en outre, dans le contexte, « sans instructions ni culture » signifie quelque chose de ce que l'on entend souvent aujourd'hui sous l'étiquette de « plouc », à savoir provincial mal dégrossi.

¹⁵ Ga 2,8-9